

LIRE ET SAVOIR

DEUX HISTOIRES

D'ANIMAUX

LE CHIEN SAUVAGE



LES HOMMES ROUGES

par

PIERRE FOURRÉ

LIRE ET SAVOIR

DEUX HISTOIRES

D'ANIMAUX

LE CHIEN SAUVAGE



LES HOMMES ROUGES

par

PIERRE FOURRÉ

DIDIER

4 ET 6, RUE DE LA SORBONNE

PARIS (V^e)

Suivant l'habitude de la langue parlée, et imitant en cela de nombreux écrivains, l'auteur a délibérément employé dans ce récit le présent du subjonctif à la place de l'imparfait du même mode.

© Librairie Didier - Paris, 1960

Printed in France

LE CHEIN SAUVAGE

I

PREMIER AMI

LA vraie vie de Black, qui jusque là avait erré * sans maître dans les rues de la ville, commença par cet après-midi de juin où il signa un traité d'amitié avec l'homme.

Il faisait chaud et le jeune chien dormait au soleil. Des cris le réveillèrent ; alors, ouvrant l'œil à demi, il vit arriver un chiffonnier * qui tirait une charrette et de temps en temps soufflait dans une petite corne.

Comme elle passait devant lui, la charrette s'arrêta. L'homme et le chien se regardèrent, puis l'homme avança la main avec précaution en parlant d'une voix douce. Un instant, Black hésita à mordre mais décida qu'il n'était pas en danger.

La main se posa sur sa tête, descendit tout le long de son dos, s'arrêtant aux endroits les plus sensibles de son corps, pendant que la voix le caressait de son chant.



Quelque chose d'inconnu pénétra le jeune animal, une sorte de frisson * parcourut son corps, presque douloureux au début mais qui, bientôt, l'emplit d'une grande douceur. Alors, sans savoir pourquoi, il se mit à japper * de plaisir, sa queue battit à petits coups et sa langue passa sur la main de l'homme qui sembla tout heureux.

— Allons, tu es un bon chien, dit-il et, tirant un morceau de sucre de sa poche, il en cassa un bout qu'il présenta à l'animal. Celui-ci le flaira * un instant, puis le prit. Et, de nouveau, ce fut pour Black une sensation * inconnue. Jamais il n'avait mangé de sucre mais, tout de suite, il en aima le goût.

Pour croquer encore cette chose nouvelle, pour la sentir de nouveau fondre sur sa langue et couler dans sa gorge, il essaya de deviner ce que l'homme voulait et quel sens pouvaient avoir les mots qu'il disait, les gestes qu'il faisait.

Quelques minutes après, caresses, sucre et menaces lui avaient appris l'obéissance et c'est sans hésiter qu'il suivit l'homme quand celui-ci se remit en route.

DEUX HISTOIRES



Bien que la vie de chien de chiffonnier soit rude, Black, — car c'est ainsi qu'il s'appelait maintenant, — Black l'aima dès le début. Lui qui n'avait jamais eu de maison, il trouva merveilleuse celle de son nouveau maître et regretta seulement qu'on ne le laisse pas y coucher. Et il crut que les coups et les cris fréquents qui accompagnaient le travail du matin au soir étaient le sort commun.

Tirer la charrette n'était pas vraiment désagréable et, en échange, il recevait une nourriture suffisante, cessant ainsi, pour la première fois de sa vie, d'avoir faim.

Quand au fouet, il s'arrangeait souvent pour l'éviter d'un saut adroit et le chiffonnier, au fond, menaçait plus qu'il ne frappait.

D'ailleurs, c'était le maître, celui qui a tous les droits, même d'être injuste ; celui de qui on doit tout accepter, tout souffrir, et dont on guette le visage pour y lire la colère ou le plaisir ; celui dont la peine est votre peine et la joie votre joie.

Oh ! ces longs regards que Black posait sur l'homme, cette attente impatiente et inlassable* du geste qui l'appellerait, ces battements* de queue timides qui disaient : « Je suis là, ne m'oublie pas », ces jappements qui demandaient la

permission d'approcher et, peut-être, récompense suprême, de mettre le museau * sur le genou du maître assis, et puis, qui sait, d'y poser une patte.

C'était tout cela qui faisait le bonheur de Black et tout cela qu'il perdit d'un coup. Oui, car un matin, le vieux chiffonnier ne put aller travailler. Il resta quelques jours seul, sans quitter le lit, soigné par un voisin à qui il arriva plusieurs fois d'oublier le malade. Et les mains où Black promenait sa langue étaient brûlantes, et la vieille tête, couverte de sueur.

Puis un homme vint, portant une grosse serviette. Quand il ouvrit le lit, quand ses mains se promenèrent sur le corps du maître, Black grogna *, mais le chiffonnier le fit taire et on le chassa de la pièce.

Quelque temps après, une voiture blanche s'arrêta devant la porte, deux hommes en descendirent, ils y portèrent le chiffonnier qui, encore une fois, d'un geste, fit comprendre à Black qu'il fallait les laisser faire. Et la voiture partit, emmenant le maître qui ne devait jamais revenir.

II

LE MAUVAIS MAITRE

BLACK se retrouva donc seul, plus malheureux encore d'avoir, quelque temps, été un chien comme les autres.

Le premier jour, il attendit le retour du chiffonnier, couché dans la pièce près du lit défait, et ne prit même pas la peine de chercher à manger. Mais, dès le lendemain, la faim étant la plus forte, il repartit vers les poubelles de la rue et recommença à en soulever le couvercle avec son nez ou ses pattes. Par la suite, il s'absenta ainsi deux fois par jour mais, dès qu'il avait trouvé un peu de nourriture, il revenait à la maison, espérant toujours, comme il approchait, apercevoir la silhouette * un peu courbée qu'il aimait. Hélas ! la cour où attendait la charrette devenue inutile, la pièce froide dont la porte battait au vent restaient vides. Et Black comprit bientôt qu'il était de nouveau abandonné.

D'ANIMAUX



Un soir, pourtant, alors que Black revenait d'une longue course, il sentit, avant même d'être arrivé à la maison de son maître, une odeur nouvelle. Quelques pas encore, et il aperçut un homme qui déchargeait des paquets de vieux vêtements. Prudent, il s'approcha sans se faire voir et regarda la scène ; n'ayant rien remarqué d'inquiétant, il se décida à se montrer. Comme l'homme ne faisait pas attention à lui, Black s'avança un peu et battit de la queue.

Quand il fut près de toucher le nouveau venu, celui-ci, qui semblait avoir du mal à tenir debout, fit deux pas en arrière et écrasa la patte du chien. Black poussa un cri, bientôt suivi d'un autre quand l'homme lui eut lancé un coup de pied en l'injuriant.

En deux sauts, il s'écarta et chercha à comprendre quelle faute il avait bien pu faire pour mériter d'être ainsi traité, mais ne trouva rien à se reprocher.

Black se demandait s'il allait vraiment choisir ce nouvel homme pour maître quand le voisin qui avait soigné le chiffonnier entra dans la cour. Il reconnut aussitôt le chien et l'appela par son nom. Et ce seul nom, qu'on n'avait pas prononcé depuis

DEUX HISTOIRES

plus d'une semaine, suffit à calmer les craintes de l'animal, tant il était doux à son oreille.

Il s'approcha donc, le voisin lui gratta la tête entre les oreilles, puis fouilla* longuement dans la fourrure de son cou. Bientôt, le nouveau venu le caressait à son tour et Black, d'un petit coup de langue, lui donnait son amitié.



Dès le lendemain, Black recommença à travailler et c'est avec plaisir qu'il retrouva la charrette, le son de la corne et les cris par lesquels son nouveau maître appelait les clients. La matinée se passa bien et, vers midi, le chiffonnier s'arrêta devant un café pour manger. Jadis, à cette occasion, Black avait toujours quelques moments de liberté mais, cette fois, il resta attaché et, n'ayant rien de mieux à faire, s'endormit entre les roues de la voiture.

Quand il se réveilla, il avait faim. Sans doute son nouveau maître avait-il oublié de lui apporter, comme le faisait toujours l'autre, quelques restes de son repas. Il n'y avait qu'à attendre.

Le temps passa. Bientôt, voyant les ombres des arbres s'allonger jusqu'à courir sur les murs, Black comprit que le soir approchait.

Il commençait à se sentir inquiet et se demandait si on ne l'avait pas encore abandonné. Enfin, la porte du café s'ouvrit; le maître parut, les mains vides, et se dirigea vers la charrette. Il avait de nouveau cette marche hésitante que Black avait remarquée le premier soir et ses yeux brillaient au milieu de son visage trop rouge.

Comme le chien le gênait au moment où il prenait place dans les brancards *, il l'écarta brutalement puis, sans plus faire attention à lui, se mit en route.

Bien qu'il n'ait rien eu à manger, Black tira la voiture de toute sa force, et il eut d'autant plus de mal que son maître ne faisait pas beaucoup d'efforts et que, plusieurs fois, les roues allèrent buter * contre le trottoir. Ils approchaient de la maison et Black pensait que la journée de travail allait être finie et qu'il recevrait bientôt sa soupe quand la charrette s'arrêta encore.

Le maître passa de longs moments dans le nouveau café où il était entré et, quand il ressortit, il pouvait à peine tenir debout. Cette fois, Black tira non seulement la charrette mais l'homme, celui-ci parvenant tout juste à mettre un pied devant l'autre.

On venait de faire quelques centaines de mètres quand le chiffonnier tomba, sans se blesser d'ail-

leurs car il se retint aux brancards. En se remettant debout, il était en colère et s'en prit au chien qu'il accusa de s'être mis dans ses jambes. Il essaya à plusieurs reprises de le battre mais Black, à bout de corde, échappa aux coups d'ailleurs peu précis.

Comme on arrivait dans la vieille rue où ils habitaient, l'homme glissa de nouveau, sans doute à cause des pavés mouillés, et fit une mauvaise chute. Cette fois, il devint véritablement furieux, d'autant plus qu'il eut beaucoup de mal à se relever et, armé d'une branche de fagot *, se vengea sur Black.

Celui-ci était bien misérable ce soir-là quand il se coucha sans manger dans le tonneau où, maintenant, il n'y avait plus de paille ; et il devait l'être, hélas ! bien d'autres fois par la suite.

*
**

Les jours passèrent, en effet, semblables à celui qu'il venait de vivre : on partait le matin et, jusqu'à ce que le chiffonnier entre dans le premier café, tout allait bien, ou presque. Mais, aussitôt après, les scènes que Black connaissait bien recommençaient : cris et coups se succédaient sans raison.

Ajoutez à cela que le chien était très mal nourri. Or, maintenant qu'il était grand, la soupe qu'on lui donnait de temps en temps, les os qu'il trouvait ou volait ne suffisaient plus à calmer sa faim et il avait de plus en plus de mal à tirer la charrette.

Il aurait pu s'en aller, sans doute, car bien des fois le chiffonnier oublia de l'enchaîner* mais, sans savoir trop pourquoi, il était encore attaché à cet homme. Peut-être simplement parce que la nature des chiens le veut ainsi, peut-être parce qu'il espérait encore que les choses changeraient, ou qu'il se souvenait qu'un autre homme avait su être juste et, quelquefois, bon pour lui.

Pourtant, avec les mois, Black se lassa des colères continuelles du chiffonnier et, souvent, il fut prêt à lui montrer les crocs.

Mais, au dernier moment, il hésitait toujours et acceptait encore une fois la méchanceté et l'injustice.

Un jour, cependant, le maître alla trop loin. Sans raison aucune, il s'était mis à frapper Black avec un fort bâton, refusant d'entendre ses cris ou de voir ses regards suppliants, et, pour être sûr que le chien ne lui échapperait pas, il l'avait attaché avec une corde à un vieux piquet.

